LE PATRIOTE CANADIEN,

Journal Hebdomadaire, Politique, Historique, Littéraire & Industriel.

$4 pour l'année,] IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR LUDGER DUVERNAY, EX-ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE DE LA MINERVE DE MONTRÉAL. [Payables d'avance.

VOL. I. BURLINGTON, VERMONT, MERCREDI SOIR, 16 OCTOBRE 1839. NO. 11.

POESIE.

LES REGRETS DE LA CAMPAGNE.

Loin du chalet qui m'a vu naître
Dans les cités portant mes pas,
Mon cœur séduit voulut connaître
D'autres peuples, d'autres climats.
O mon pays! de tes belles campagnes,
Je garde au moins un touchant souvenir;
Et loin de toi ce refrein des montagnes
Me fait toujours palpiter de plaisir,
Palpiter de plaisir.
Tralala—la—la—la—la—la—la—la—la,
Tra—la,
Ce refrain dont je garde un touchant souvenir,
Me fait toujours palpiter de plaisir.

Que je regrette au sein des villes
La douce paix de nos hameaux;
Nos cieux d'azur, nos lacs tranquilles,
Et nos zéphyrs et nos ruisseaux.
O mon pays! &c.

Quand reverrai-je la colline
Où l'on respire un air si frais,
Le vieux château qui la domine,
Nos montagnes et nos forêts.
O mon pays! &c.

LITTÉRATURE.

Le Fils de la marchande de Gauffres.

III.—UNE RUSE DE FEMME.

L'archi-duchesse Margarita, plongée dans ces inquiétudes et en proie à des agitations que l'on comprendra sans peine, avait, il est inutile de le dire, tout-à-fait oublié l'aventure de l'après-midi: Lydia et la marchande de gauffres. Ce fut seulement lorsqu'à la fin de son dîner, ses regards distraits aperçurent, parmi les entremets, le blond faisceau des gauffres, que le souvenir de cette avanture revint à sa mémoire. Elle remarqua, en outre, que Lydia n'était point venue prendre sa place à la table, grave infraction aux règles et à la discipline de la maison.

Margarita interrogea la montre qui pendait à sa ceinture: plus d'une heure devait encore s'écouler avant le moment probable de la visite du duc de Fuentes. Pour se rendre moins rude l'éternité de cette heure d'attente et se distraire des émotions qui l'enfiévraient, elle se jeta dans le roman qui se trouvait sous sa main et ordonna que l'on introduisit la faiseuse de gauffres: elle fit prévenir en même temps Lydia de se rendre à l'instant près d'elle.

La marchande, en face de la grande dame devant laquelle on l'amenait, ne témoigna ni de la fausse honte, ni moins encore une assurance exagérée. Elle se présenta modestement et avec simplicité. Agée de quarante ans environ, on remarquait sur son visage les traces d'une beauté cruellement défigurée par la petite vérole. Mais ce qui la caractérisait surtout, c'était l'extrême propreté de ses vêtemens de bure et l'harmonie presque élégante de son bonnet éclatant de fraîcheur, sa collerette plissée avec une patience et une régularité admirables, enfin, les manchettes qui ceignaient le haut de ses bras nus: bras dont les formes, un peu trop vigoureusement caractérisées, ne manquaient pourtant pas de grâce dans leurs proportions et dans leurs contours.

—Vos gauffres sont excellentes, ma bonne femme, dit l'archi-duchesse en présentant une pièce d'or à la Flamande; elles sont dignes de votre enseigne, qui certes est bien belle.

—C'est l'ouvrage de mon fils, de mon cher Gérardus. Car, voyez-vous, madame, je n'ai point toujours fait mon métier et je ne compte certes pas toujours le faire.de vendre des gauffres sur le marché d'une ville. Honnête fille d'un paysan, j'ai eu le malheur d'inspirer de l'amour au fils d'un riche marchand, et le malheur, plus grand encore, de partager cet amour. Nicolaus était de quatre ans plus jeune que sa femme... Dix-huit mois après notre mariage, contracté malgré toute la famille de mon mari, je mis au monde un fils, mon Gérardus. Hélas! tandis que je me félicitais du bonheur d'être mère, une affreuse maladie se rua sur moi. J'eus la petite vérole, je devins l'aide, et Nicolaus cessa de m'aimer. Alors il se mit à me faire toutes sortes de chagrins, dissipa follement son patrimoine, disparut un beau jour de Zwoll, et m'abandonna sans ressource avec mon pauvre petit Gérardus, qui n'avait encore que cinq ans! J'eus un instant la pensée de mourir; mais Dieu me fit la grâce d'éloigner de mon cœur de si mauvaises pensées, et je me mis à travailler pour élever dignement mon fils. J'y réussis. Puis treize années après, le bien-être et l'aisance rentrèrent dans mon humble ménage; car Gérardus se mit à dessiner et à peindre comme un ange, et c'était qui paierait chèrement ses leçons et achèterait ses petits tableaux. Cela dura deux ans, au bout desquels je vis mon enfant devenir triste, souffrant et chétif. Rien ne lui profitait plus, et quand je le serrais contre ma poitrine en lui demandant la cause de ses chagrins, il ne me répondait que par des larmes. Enfin, un jour il me dit:

—Mère, je ne suis point fait pour végéter inconnu dans une petite ville. La gloire et la fortune m'attendent dans les pays étrangers. Je veux partir pour l'Allemagne.

—Tu ne comptes pas, n'est-ce point, lui répondis-je, partir sans ta mère!

Sans plus parler, je vendis tout ce que je possédais, et nous partîmes.

Gérardus en séjournant quelque temps dans chacune des villes où nous arrivions aurait pu gagner beaucoup d'argent à faire des portraits. Mais à peine avait-il passé deux jours quelque part, qu'il voulait aussitôt en repartir. Si bien que de l'Allemagne, nous arrivâmes à Madrid sans argent, sans ressource, sans pain. Allons, me dis-je, point de sotte fierté, il n'y a point de sots métiers, il n'y a que de sottes gens! On ne sait peut-être pas ici ce que c'est que des gauffres coliches, et les dames Espagnoles seraient bien peu friandes, si elles dédaignaient de faire connaissance avec des pâtisseries si délicieuses!... J'avais apporté un fer à gauffres, j'achetai, du prix de ma croix d'or, des œufs, de la farine et du sucre; je me mis à l'œuvre, et huit jours après, j'achetai de mes bénéfices une barraque à laquelle Gérardus voulut absolument mettre pour enseigne un portrait de la Sainte Vierge qu'il venait de terminer...Je serais la plus heureuse des femmes, grâce à mon travail, sans la tristesse et sans la mauvaise santé de mon garçon. La moindre émotion le jette en des états à faire pitié: vous en avez été témoin ce matin, rien que de vous voir remarquer son tableau, il est tombé sans connaissance. Il aime tant son métier de peintre.

—Avez-vous amené votre fils avec vous?

—Oui, madame, il a voulu m'accompagner ici, car les rues de Madrid ne sont guères sûres le soir, m'a-t-il dit.

L'archi-duchesse tira un son aigu du sifflet d'argent qu'elle portait à sa ceinture près de sa montre, et ordonna à un page qui parut à cet appel, de lui amener le fils de la marchande de gauffres. Au moment où Gérardus parut, Lydia soulevait la portière d'une autre entrée de l'appartement. Tous deux demeurèrent interdits et dans un trouble dont sourit et prit pitié l'archi-duchesse; car elle connaissait maintenant avec clarté tout le roman des deux amoureux.

—Gérardus, dit-elle, vous êtes un habile peintre auquel il ne manque que du renom. Je veux vous faire acquérir ce renom, et si vous y parvenez, cela rendra possibles bien des choses encore impossibles. En échange, jurez-vous de m'être fidèle, dévoué et discret; même quand il s'agirait du salut de votre tête!

Oh! madame! madame! je paierais de tout mon sang la protection et l'espoir que vous me promettez! Jugez si ma fidélité, si ma discrétion, si ma vie vous appartiennent!

—Eh bien! dit-elle, en lui tendant une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres; reconduisez votre mère chez elle, et revenez ici sur-le-champ avec vos couleurs et vos pinceaux, Lydia épiera votre retour à la fenêtre de mon cabinet, et vous introduira dans la petite pièce voisine de ce salon. La vous attendrez mes ordres.—De leur entière et heureuse exécution dépend votre mariage avec ma camérière.

Gérardus à ces mots crut rêver, et dame Brigitta n'osa pas en croire ses oreilles.

—Faites vite ce que je vous dis, ajouta l'archi-duchesse, et revenez promptement.

Gérardus emmena sa mère, et un quart-d'heure après, encore hors d'haleine, tant il avait couru vite, il tenait dans ses deux mains les mains de Lydia, et remémorait avec elle les temps heureux passés à Zwoll, sans oublier mille projets dorés et de tendresse pour l'avenir.

Tandis que Gérardus et Lydia se livraient au bonheur de se voir réunis et aux plus douces espérances, l'archi-duchesse Margarita, pâle et agitée par un tremblement convulsif, pouvait à peine maîtriser ses émotions. Il y eut un moment où elle se sentit tellement prête à étouffer, qu'il fallut courir à la fenêtre et l'ouvrir avec précipitation. La fraîcheur de la soirée, le silence de l'obscurité, les étoiles qui commençaient à resplendir au ciel rendirent un peu de calme à son esprit. Elle sentit avec bien-être la brise souffler sur son front et pénétrer dans ses cheveux: sa poitrine aspira fortement l'air plus pur qui l'entourait, et il y eut quelques momens durant lesquels son cœur sembla se desserrer et battre avec moins de violence. Puis, à la cruelle excitation qui la poignait, succéda un abattement profond; une de ces douleurs mornes et ternes qui, sans rien ôter aux souffrances morales de leur énergie, diminuent la force fiévreuse que l'on se trouvant pour les supporter.

—Ainsi, pensa-t-elle, voilà désormais ma destinée: la lutte et l'intrigue! L'intrigue à moi, noble et pure jeune fille, qui ne demandais qu'à vivre heureuse et paisible! Oh! mes rêves, mes rêves insensés, vous à qui j'ai tout sacrifié, qu'êtes-vous devenus! Où vous êtes-vous enfuis! Et pourtant, mon Dieu! vous le savez, quand don Philippe vint passer un mois à la cour de ma mère, ce ne fut point la pensée ambitieuse de devenir reine d'Espagne qui fit battre mon cœur, qui s'empara de tout mon être! Oh! non, c'était la tristesse de ce jeune homme, à qui n'avait jamais souri une mère, et qui avait pour père le meurtrier de don Carlos!—Voyez, me disait-il, je suis le petit-fils de Charles Quint, et mon père me défend de toucher à la glorieuse épée de mon aïeul! Je dois régner un jour, et il faut me courber sous une servile obéissance! J'ai un cœur de dix-neuf ans, et je n'ai personne pour m'aimer! personne à qui pouvoir confier mes pensées! personne pour me consoler dans mes douleurs, pour me soutenir dans mes abattemens!...Ma mère est morte, et je ne suis entouré que de traîtres et d'espions. Oh! si une femme se dévouait à m'aimer, si son œil bleu s'attachait avec compassion sur moi; si elle recevait, pour les partager, les tristes confidences qui m'oppressent: alors, loin de me plaindre, je bénirais le ciel. Je ne serais plus malheureux!... Et je l'aimai, moi; et je le consolai. Puis les deux mois qu'il devait passer à Graetz s'enfuirent comme un rêve, et je restai seule, seule avec mon désespoir et mon amour. Trois mois s'écoulèrent encore, trois mois longs comme l'éternité de l'enfer...Alors, des bruits vagues arrivèrent jusqu'à moi; ils parlaient de maladie, de don Philippe, de poison, de danger de mort; et c'était quand je venais de perdre mon père que ces rumeurs fatales vinrent me jeter dans l'effroi. Alors j'oubliai tous mes intérêts, ma gloire, ma pudeur; je m'enfuis de l'Allemagne, j'arrivai à Madrid, sous je ne sais quel prétexte, et je revis don Philippe...Hélas! combien en le revoyant je compris toute l'étendue de ma faute. Ce ne fut point de la joie qu'il éprouva en me revoyant: ce fut de la terreur! "Si mon père connaissait notre amour, je serais perdu." Voilà par quelles paroles de tendresse il m'accueillit! J'aurais voulu au prix de tout mon sang pouvoir m'enfuir au fond de mon Allemagne! y cacher à jamais mon désespoir et ma honte! mais il était trop tard. Et puis, malgré sa lâcheté, je l'aimais.....Alors a commencé pour moi une vie d'intrigue misérable et qui me fait monter le rouge au visage, rien que d'y penser. Le comte de Lermes, cet ambitieux sans cœur, cet ami par calcul, devint notre confident, et m'aida (il me fallut un complice pour cela, mon Dieu!) et m'aida à faire triompher l'amour de don Philippe de la terreur que lui inspirait son père. A la fin, après je ne sais combien de mois d'intrigues, de ruses, de pièges, de trames ourdies et dénouées, abandonnées et reprises; après d'humiliantes incertitudes; après avoir bu jusqu'au fond le calice de la honte, un moine bénit furtivement, pendant la nuit, le mariage de l'archi-duchesse d'Autriche et de l'infant d'Espagne, comme il eût uni la fille d'un marchand enlevée par un garçon de boutique. Triste nuit! fatal mariage! où l'époux pâle et tremblant détournait ses regards de dessus sa femme pour regarder avec terreur derrière lui, si les espions de son père n'étaient pas là. Enfin n'importe, j'étais sa femme; je croyais que rien au monde ne pourrait nous désunir, ni sur la terre ni dans le ciel! Je pensais qu'en vivant obscure et ignorée, comme la plus inconnue des bourgeoises, rien ne troublerait mon froid et pâle bonheur!—Mais aujourd'hui que tout est remis en question: repos, amour, mariage même, d'un instant à l'autre je puis devenir une fille perdue qui a couvert sa faute du manteau déchiré d'une union dérisoire! On déclarera nulle la bénédiction nuptiale; on me chassera de Madrid avec l'enfant que je porte dans mon sein, et don Philippe, triste un jour peut-être, se lèvera le lendemain avec satisfaction, en respirant à l'aise, et se disant: "Enfin, me voi hors de toutes craintes!" Et puis, il tendra la main à une autre femme pour la faire asseoir sur le trône d'Espagne; sur mon trône à moi! Non! De par le salut de mon ame! non! Puisqu'ils m'obligent à l'intrigue et à la ruse! Eh bien! je les vaincrai tous, je les surpasserai tous en ruse et en intrigue!...

Elle ferma la fenêtre avec violence et durant quelques secondes, elle parcourut l'appartement. Tout à coup, par une réaction puissante elle maîtrisa son émotion, essuya l'eau qui découlait en perles, de son front sur ses joues fiévreuses, et alla se placer devant une glace de Venise où elle rajusta ses cheveux. Puis, elle vint s'asseoir, dans une pose pleine d'élégance et de coquetterie, sur une vaste divan. Elle jouait paisiblement avec son éventail, quand un page annonça:

—Monseigneur le duc de Fuentes!

Tout âgé qu'il fut, au premier aspect, on ne pouvait se défendre d'admirer la tournure chevaleresque et l'admirable régularité des traits du vieux seigneur. Mais bientôt, à cette impression favorable, succédait je ne sais quelle aversion pour le sourire plein de fatuité qui entrouvrait éternellement ses lèvres et pour la sottise vaniteuse imprimée dans toute sa physionomie. A la vue de ce ridicule personnage, et tandis qu'il lui débitait, avec afféterie, un compliment à la fois plein de banalité et d'impudence, la lèvre autrichienne de Margarita se gonfla par un sentiment de mépris, et ce fut avec une sorte de dégoût qu'elle lui tendit la main, afin qu'il pût y déposer un baiser.

—N'est-ce point là, dit-elle, la récompense que les dames d'autrefois accordaient à leurs chevaliers!

—A ce titre, personne ne mérite mieux que moi une si précieuse récompense.

—Êtes-vous bien sûr de la mériter? interrompit-elle en retirant quelque peu sa main. Car il fallait pour obtenir semblable guerdon, que les chevaliers revinssent fidèles! or, vous venez de voir de si nobles et de si belles dames....

—Aucune d'elles ne saurait vous être comparée, madame.—Ce sont là des flatteries!

—Des flatteries de la réalité desquelles il me serait bien aisé de vous convaincre.

—Et que je ne croirai pourtant que sur preuves, fit-elle en retirant tout-à-fait sa main qu'elle se disposait à recouvrir de son gant.

—Voulez-vous ces preuves!

—Oh! si vous me les donniez, fit-elle avec des inflexions de voix caressantes à troubler la raison du roi Philippe II lui-même, si vous me les donniez....mais pourquoi vais-je supposer du sérieux à de vaines paroles de pure galanterie! conclut-elle avec une adorable bouderie.

—Eh! bien! jurez-moi le secret, et ces preuves, je vous les donnerai.

—Par quoi voulez-vous que je vous prête ce serment.

—Par vos yeux.

—Que je reste donc encore deux ans sans vous voir, beau sire errant, si je commets la plus légère indiscrétion.

—Eh bien! j'ai là, dans mon carrosse, les portraits des princesses parmi lesquelles l'infant don Philippe doit choisir une épouse. Sa Majesté catholique m'a fait donner l'ordre de me rendre ce soir à dix heures, à l'Escurial, pour lui remettre ces portraits, et je me suis empressé de venir vous présenter mes hommages avant l'audience royale. Heur ne marche-t-il pas toujours avant honneur! Je vais quérir ces portraits et vous les montrer, mais songez que si le roi pouvait soupçonner une pareille indiscrétion!....

—Voici un gage de mon silence, dit-elle en portant sa main aux lèvres du comte de Fuentes qui sortit, la joie et l'orgueil au cœur.

A peine eut-il mis le pied dehors que Margarita s'élança vers le cabinet où se tenaient Gérardus et Lydia. Elle parla vite et bas à l'oreille de sa suivante; puis se tournant vers Gérardus:—Alerte! dit-elle. Si tu réussis, Lydia est à toi. Et elle revint dans le salon, calme en apparence, mais éprouvant en réalité les plus exécrables transes de l'anxiété et de la peur.

Le comte de Fuentes rentra bientôt; il portait une cassette d'émail richement incrustée de damasquinages en or, et il posa cette boîte sur un coussin aux pieds de Margarita. Puis il s'agenouilla, débita je ne sais quel fade lieu commun de complimens, et après avoir détaché de la chaîne qu'il portait sur sa poitrine, une petite croix d'or ciselée et garnie de diamans, il ouvrit enfin le coffret. Six portraits, précieuses peintures faites par les artistes les plus célèbres de l'époque, reposaient sur les coussins de satin blanc de l'intérieur de la cassette. Il présenta chacun des portraits à Margarita, dénigrant la princesse qu'il représentait, pour mieux exalter la beauté de l'archi-duchesse. Celle-ci jetait un regard de convoitise et d'impatience sur les miniatures, quand Lydia soulevant la portière du salon, fit un signe d'intelligence à sa maîtresse. Au même instant un page annonça.

Son Altesse Royale l'infant, monseigneur don Philippe.

—Je suis perdu! s'écria le duc de Fuentes, qui pâlit. Si don Philippe, connaît l'indiscrétion que je viens de commettre, s'il la révèle au roi, c'en est fait de ma fortune, et peut-être de ma vie.

—Mais ils n'en sauront rien duc de Fuentes, interrompit Magarita. Et avec un sang-froid, d'autant plus admirable que son cœur battait à rompre sa poitrine:

—Laissez-moi faire, dit-elle, et tout ira bien.

Elle prit la cassette, la plaça sur un fauteuil, et la cacha sous la portière de tapisserie que Lydia venait de soulever tout-à-l'heure. L'archi-duchesse n'était point encore revenue à son fauteuil que don Philippe entra.

S. HENRY BERTHOUD.

La suite au No. prochain.

PROCES POLITIQUE.

LA REINE VS. FRS. JALBERT.

Mercredi, 4 Septembre 1839.

DÉFENSE.

Extrait de l'Adresse au Jury par Mr. Walker l'un des Défenseurs du prisonnier.

MR. WALKER, en se levant pour s'adresser au jury, fait précéder ses observations de quelques remarques sur l'espace de temps déja consacré à ce procès, et sur la durée qu'il aura probablement encore.

Le prisonnier à la barre a plaidé non-coupable: et cette simple déclaration de sa part appuyée par toutes les circonstances qui accompagnèrent le procès, a dû déja faire naître dans l'esprit des jurés une forte présomption de son innocence.

Mr. Walker est convaincu que le prisonnier est moralement et légalement innocent; il est convaincu qu'il n'est ni principal ni accessoire dans le crime; il est convaincu qu'il n'est pas coupable d'avoir trempé ses mains dans le sang de son semblable; et c'est avec cette ferme conviction, qu'il élève la voix en sa faveur, non sans quelques défiances dans ses propres forces, mais libre de tout sentiment de crainte et de soupçon.

Mr. Walker, en prenant sur lui la responsabilité de la défense, est guidé par des sentimens personnels, aussi bien que par la considération des devoirs de sa profession. Par des sentimens personnels: sentimens de respect et de sympathie pour le prisonnier, dans la situation où il se trouve présentement, parvenu à un age bien au delà de celui que la providence, en général, assigne à la vie humaine; le père d'une nombreuse famille; un homme d'un caractère irréprochable; un homme que son humanité et ses vertus sociales ont entouré du respect de tous ceux qui le connurent.

Les avocats du prisonnier n'ont rien à craindre pour eux-mêmes: tout qu'ils ont à appréhender, dans l'accomplissement de leur devoir, c'est que le succès ne réponde pas à leur zèle; et la difficulté où ils sont, de pouvoir faire des efforts qui soient proportionnés à l'importance de ce procès, et aux services que le prisonnier a droit d'attendre d'eux, est encore augmentée par la fatigue des jours précédens, et par la nécessité où ils se trouvent, d'entrer en défense, immédiatement après la clôture de la poursuite.

Sous des circonstances et dans des procès comme celui-ci, l'humanité et le tact du jury peuvent rectifier et suppléer aux efforts de l'avocat; et si cette poursuite pouvait être des poutilbe de toutes les circonstances qui l'ont revêtue d'un intérêt peu ordinaire; si elle pouvait être représentée, purement et simplement comme une poursuite d'homicide, même dans l'interprétation la plus agravante que les lois reconnaissent, la tâche qui est imposée aux avocats, ne serait ni pénible, ni difficile, et l'on pourrait alors exposer au jury le mérite substantiel de cette poursuite, sans faire allusion à des circonstances autres que celles qui ont un rapport immédiat avec le crime.

Les jurés ne peuvent être insensibles à l'importance de la tâche qui leur est confiée: de cette tâche dépend la vie ou la mort du prisonnier à la barre. Ils sont appelés à administrer, au meilleur de leurs connaissances, cette justice qui est confiée aux hommes, sur la terre, pour la répression et le châtiment du crime. Le prisonnier n'a pas à redouter chez eux, l'influence de préjugés ou de sentiments personnels; car il doit leur être personnellement inconnu, de même qu'ils sont étrangers pour lui, dans toute la force du terme.

Mais la cause du prisonnier n'est pas une cause ordinaire; elle réclame de la société, la considération la plus impartiale, la plus sérieuse et la plus calme. Les circonstances qui ont précédé, celles qui ont accompagné, et celles qui ont suivi la commission de l'acte que l'on impute comme crime au prisonnier, ont déja été la source de milliers d'écrits et de commentaires; et ce n'est pas une tâche facile à remplir, que celle de se dépouiller de toute opinion préalable, et de mettre à part des préjugés qui n'ont été que trop soigneusement nourris, et des calomnies qui n'ont été que trop profusément répandues.

La cause du prisonnier a été convertie sous toutes les formes que la malice peut suggérer; sa culpabilité a été généralement anticipée. Tous les sentimens de l'humanité, de la justice et de la raison, ont cédé au torrent des préjugés politiques, des préjugés de parti. Ces préjugés ont été entretenus dans des vues de parti; et une soif de sang, plus que barbare, s'est emparé d'une certaine partie de la population; soif que le sacrifice seul du prévenu peut étancher.

Aucune considération de respect pour le jury, ne doit empêcher les avocats d'observer qu'on a anticipé, au préjudice de l'accusé, les seules conclusions qu'ils doivent adopter, après une investigation calme, impartiale et désintéressée de la cause, telle qu'elle a été offerte par la couronne, et telle aussi qu'elle sera exposée par le prisonnier à la barre; que, quoique toutes les formalités de la loi aient été dûment observées, tant pour assigner, que pour assermenter le jury, et quoique toutes les précautions enjointes par les règles et par la pratique de la cour, aient été observées, dans la préparation de ce procès, l'impression générale qui existe parmi des milliers d'individus, est que la culpabilité du prévenu ne peut plus être révoqué en doute, et que le jury n'est assemblée que pour confirmer la sentence de condamnation qu'un tribunal plus puissant, (celui d'une secte dominée par des préjugés de parti, et par des animosités politiques,) a prononcée d'avance. On peut présumer quelque chose des sentimens et de l'opinion des jurés, quoiqu'on ne puisse savoir presque rien de positif à ce sujet. Dans tous les cas, ils doivent être placés bien au-dessus des autres hommes, si leurs esprits n'ont pas déja cédé aux impressions funestes qui prévalent contre le prisonnier, et aux dénonciations si universellement dirigées contre lui, qu'il est principal et accessoire dans le crime.

L'accusé est relégué dans un cachot, depuis près de deux ans. Pendant tous ce temps, sa voix n'a pu se faire entendre; la voix de l'humanité et de la justice a été étouffée. . . . .

Il a été dénoncé, comme meurtrier, par la majorité des papiers publics, dans les deux provinces, ainsi que par le calcul de ces hommes qui se réjouissent aujourd'hui dans la possession accidentelle du pouvoir, et qui contrôlent et gouvernent l'opinion publique, tant dans cette Province, qu'au delà; et pas un seul homme n'a osé suggérer que sa culpabilité n'était pas encore établie, et qu'il existait un tribunal sur la terre, auquel l'investigation de son offense devait être exclusivement réservée, et dont la sentence seule pouvait le retrancher de ce monde.